

Cervantes, qui est l'original charmant de la *Esmeralda* de V. Hugo. Cette nouvelle, de l'illustre manchot de Léopante est un vrai tableau de mœurs, aussi exact aujourd'hui qu'au xvi^e siècle. Quel a été le dessein de Cervantes ? Il s'est proposé de peindre les mœurs de cette race étrange, de ces tribus nomades, que nous appelons *bohèmes* ou *bohémien*. Mais, si brillante, si animée, si pittoresque que soit l'esquisse crayonnée par Cervantes, elle nous intéresse moins par elle-même que par ses rapports psychologiques avec un chef-d'œuvre de l'esprit humain : *Notre-Dame de Paris*.

« M. Victor Hugo, dit M. Eugène Baret, ayant vécu en Espagne dans son enfance, dut sans doute à cette circonstance la connaissance de la langue espagnole. Ses premiers ouvrages, *Hernani*, par exemple, portent la trace d'études approfondies de la littérature des Castillans. Un simple coup d'œil jeté sur *Notre-Dame de Paris* découvre également la trace des études espagnoles de M. V. Hugo. Parmi les titres des chapitres, plusieurs sont en espagnol. Ailleurs, on voit Esmeralda chanter un fragment de romance espagnole. Esmeralda est un mot qui signifie émeraude, et semble avoir été inspiré à l'auteur par le nom de l'héroïne de Cervantes, ou peut-être par le jeu de mots que renferme le couplet suivant :

*Jitanica, que de hermosa
Te pueden dar parabienes,
Por lo que de piedra tienes
Te llama el mundo Preciosa.*

« Tout cela montre assez clairement, ce me semble, les teintes espagnoles qui coloraient l'imagination de M. V. Hugo au moment de composer *Notre-Dame de Paris*. Est-il probable que l'auteur de ce célèbre ouvrage, dans ses longues investigations à travers les monuments de la littérature espagnole, n'ait pas rencontré la nouvelle de Cervantes ? Et s'il est vrai qu'il ait étudié la *Jitanilla*, type si original et si tranché, est-il probable qu'il n'en soit demeuré aucune trace dans son ouvrage ? Je ne le pense pas. » Le cadre étroit d'un article ne nous permet pas de reproduire les citations du texte espagnol faites par M. Baret ; nous renvoyons le lecteur à la traduction des *Nouvelles* de Cervantes faite par M. Louis Viardot. Toutefois, nous saisissons au vol ce curieux rapprochement (c'est Cervantes qui écrit) :

« La première apparition que Preciosa (la Esmeralda) fit à Madrid, ce fut un jour de sainte Anne, patronne et avocate de la ville, dans un ballet où figuraient huit bohémienues, conduites par un bohémien, grand danseur. Quoiqu'elles fussent toutes propres et bien requinquées, Preciosa était mise avec tant de goût et d'élégance, que peu à peu elle amoucha les yeux de tous ceux qui la regardaient. Du bruit que faisaient les castagnettes et le tambourin, et de l'ardeur de la danse, il s'éleva une rumeur d'éloges sur la beauté et la grâce de la jeune bohémienne, si bien que les petits garçons accouraient la voir, et les hommes l'admiraient... Quand on en vint à faire la fête dans l'église Sainte-Marie, devant l'image de la glorieuse sainte Anne, Preciosa, après avoir dansé son pas, prit un tambour à godelots, au bruit desquels, traçant un long cercle en légères pirouettes, elle chanta la romance suivante : etc. » Ne pourrait-on pas reconnaître dans cette scène charmante la description de la journée du 6 janvier 1482 ? « M. Victor Hugo a modifié avec beaucoup d'érudition et d'art les circonstances du récit. Il fait revivre, il ranime à nos yeux, le Paris du xve siècle, mais il n'en conserve pas moins le dessin original de la scène de Cervantes. Il brode sur le canevas espagnol. » Mais quelle broderie ! quelle touche, quelle transformation ! Le type, en germe dans l'espagnol, n'est-il pas devenu je ne sais quoi d'éthéré et d'aérien qui symbolise la grâce dans la femme et la femme dans l'amour ? La *Jitanilla* de Cervantes est un être réel, une figure historique ; Esmeralda est l'image indéterminée d'un idéal poétique : c'est une aurore boréale, illuminant de ses rayons les ténèbres de cette nuit sombre du moyen âge, où le cœur et l'esprit de l'homme, enchaînés à l'autel, ployaient sous le faix d'une fatalité théocratique et sociale que la pensée du poète a combattue, au nom de la personnalité humaine, de la liberté et de la conscience. La *Jitanilla* excite en nous plus d'intérêt réaliste, mais Esmeralda, adoptée et célébrée par tous les arts et par toutes les muses, s'impose à notre admiration enthousiaste.

Bohémiens (LES), par Pouchkine, traduit du russe par Prosper Mérimée. V. DAME DE PIQUE (la).

Bohémien (LE), opéra-comique en un acte, paroles de Ducis et de Meun, musique de Chancourt, représenté le 5 juillet 1818 à Feydeau. On substitue à ce titre celui de la *Ceinture magique*. Aucun des ouvrages de Chancourt ne réussit au théâtre, quoique l'auteur eût fait de très-bonnes études musicales au Conservatoire de Paris. Après avoir fait représenter quatre opéras infructueusement, il échangea volontiers la qualité de compositeur contre le titre d'inspecteur général des finances.

Bohémienne (LA JEUNE), *The bohemian girl*, opéra anglais en trois actes, musique de Balfe, représenté à Londres en 1844. Cet ouvrage est un des mieux écrits du compositeur. Il a été joué successivement à Hambourg, sous le

titre de la *Gitana* ; à Vienne, sous celui de *Die Zigeunerin*, et enfin à Strasbourg en 1863, interprété par Koubly, Marchot, Mmes Strauski et Rozès.

Bohémiennes (LA), ou la *Diseuse de bonne aventure*, tableau du Caravage ; musée du Louvre. Bellori rapporte qu'un jour le Caravage interrompit des prôneurs de l'art antique, en leur disant : « Qu'ai-je besoin de vos statues ? La nature ne me fournit-elle pas assez de modèles ? » Et, voulant mettre immédiatement la pratique d'accord avec la théorie, le terrible réaliste entra dans un cabaret et y peignit une bohémienne, prétendant que ce sujet valait tous ceux que nous a légués l'antiquité. On croit que le tableau exécuté dans cette circonstance par le Caravage est celui que possédait le Louvre. Une bohémienne, coiffée d'un turban blanc, lit l'avenir dans la main d'un jeune seigneur, qui l'écoute attentivement ; celui-ci est vêtu avec élégance et a pour coiffure un chapeau noir orné d'une plume blanche. Cette composition a été gravée par Benoît Audran. Il en existe une répétition au Capitole, à Rome.

Bohémiens se rendant à une fête, tableau de M. Diaz ; Salon de 1844. Les bohémienues de M. Diaz n'ont rien de commun avec ceux de Callot ; ce sont de charmants viveurs, vêtus de brillants oripeaux, tout rayonnants de joie, d'insouciance, de poésie. Ils descendent un chemin creux dans un désordre pittoresque. Ce n'est, du reste, ni par l'expression des figures, ni par l'ordonnance de la composition que se distingue cette toile, une des plus séduisantes de M. Diaz : ce qui plaît en elle, c'est une couleur magique, qui rayonne et scintille. « Il y a là, a dit M. Saint-Martin (*Revue indépendante*), des jeux de clair et d'ombre, des demi-teintes d'une suavité, d'un charme particuliers. Avisez-vous donc de critiquer le dessin, la forme ? Dites qu'il n'y en a pas ; vous auriez raison, si c'était un tableau, mais c'est une vision évoquée par la fée vaine marine. Admirez tranquillement ce pays d'éméraudes, de rubis, de saphirs, d'or et d'opales, peuple d'odalisques ou de bohémienues ; vous vous réveillerez assez tôt pour voir que tout cela n'était qu'un mirage. » M. Diaz a peint plusieurs autres tableaux représentant des bohémienues ; un de ces tableaux a figuré au Salon de 1850.

Bohémiens (LES), tableau de M. Knauss ; exposition universelle de 1855. Les zingari ont établi dans un bois leur campement. Des paysans se sont effrayés d'un pareil voisinage et ont dénoncé les nomades à l'autorité du lieu. Le magistrat rural est accouru avec toute la célérité compatible avec sa dignité : roide et guindé dans une vaste redingote sévèrement boutonnée, chaussé de lourdes bottes tout à fait majestueuses, flanqué de son sabre et escorté de son chien, il épelle, à travers ses lunettes, le passe-port crasseux que lui présente une vieille gitana ridée, bronzée, enveloppée d'un tartan bleu. Près de celle-ci et appuyé contre un chêne se tient un grand escogriffe, vêtu d'une veste de velours rouge éraillée et de culottes effilochées, coiffé d'un feutre défoncé et chaussé de bottes avachies ; à sa ceinture pend une poulie et un lapin, gibier de provenance suspecte, et il tient au bout d'une corde un singe, en jaquette rose, qui grince les dents, écarquille les yeux et semble injurier le chien de l'officier municipal. Ce chien, propre et renfrogné, comme il sied à un quadrupède administratif, s'arrête gravement et hésite avant de se commettre avec la canaille qui pourrait bien le mordre et le griffer. Derrière ce groupe principal, un jeune adolescent vigoureux, étendu sur le gazon et tenant un bâton au bout des doigts, lève vers le magistrat un regard vague et endormi ; mais on devine que, d'un bond, le dormeur peut être debout et qu'au besoin le bâton jouera un terrible rôle. A côté, une brune fillette tend curieusement la tête en peignant avec ses doigts son abondante chevelure noire ; une jeune femme assise donne le sein à un nourrisson bistré comme elle ; deux autres marmots, presque nus, se roulent à terre, et le cheval de la troupe, pauvre vieille rosse blanche, chargée d'une lanterne, d'un violon et de quelques hardes, broute mélancolement l'herbe roide et coriace, poussée à l'ombre des grands arbres. Au second plan, les villageois, retranchés prudemment derrière une mare et armés, qu'un fusil, qu'une fourche, qu'une trique, attendent, avec leurs chiens démuselés, les résultats de l'interrogatoire. Cette composition, pleine de détails spirituellement observés, est peinte avec beaucoup d'ampleur et de finesse à la fois ; il serait à désirer seulement que le coloris, poussé dans des tons généralement trop bleus, fût moins monotone, et que la perspective fût plus nettement accusée.

Bohémiens (LES), série de quatre planches que l'on doit au burin de Jacques Callot. Ce n'est pas seulement l'histoire fantaisiste de ces vagabonds, à la suite desquels le jeune Callot, obéissant à sa passion pour les arts, s'en alla, malgré la volonté de son père, en Italie ; c'est l'histoire, la vie de trente mille familles protestantes, qu'en 1627 l'empereur Ferdinand II chassait de l'Allemagne, après sa victoire de la Montagne blanche, et qui, jetées dans l'Europe entière, ont mené une existence devenue synonyme de vie nomade, vagabonde, vie de hasard. Les scènes

si diverses, si nombreuses de ces quatre gravures, l'arrivée au village, la Halle dans la forêt, etc., échappent à l'analyse. Aux Bohémienues on peut aussi rattacher les *Gueux*, les *Hideux*, les *Misérables gueux*, dont le premier porte une enseigne sur laquelle on lit ces mots : *Capitano di Baroni*. Voy. M. Meaume, *Vie et œuvre de Callot* (2 vol.) ; M. Ch. Blanc, *Vie des peintres célèbres*, au point de vue de l'art, et M. A. Feillet, la *Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*, comme interprétation historique des œuvres de Callot, qui servent pour l'historien d'introduction à son triste récit.

BOHÉMILLON s. m. (bo-é-mi-lon — ll m.). Petit bohémien. *Il* Inusité.

BOHÉMOND (Marc), guerrier célèbre et prince d'Antioche, mort en 1111. Il était fils du Normand Robert Guiscard ; devenu duc de Pouille et de Calabre. Dès sa plus tendre jeunesse, il montra sa valeur dans les combats où il suivait son père, qui lui transmit toute sa haine contre les Grecs, qui avaient alors pour empereur Alexis. Robert Guiscard étant mort, laissa toutes ses possessions à Roger, son fils préféré ; Bohémond indigné commença contre son frère une guerre sanglante, et le força à lui céder la principauté de Tarente. Bientôt, ayant appris qu'une armée de croisés, commandée par Godefroi, se rendait en Palestine, Bohémond voulut s'unir à eux, et il parvint à former une troupe nombreuse qui le reconnut pour chef ; Tancrède, son parent, en faisait partie. Bohémond essaya d'entraîner Godefroi à diriger toutes ses forces contre l'empereur Alexis, mais il ne put y parvenir, et, contenant sa haine, il alla, comme les autres croisés, rendre ses hommages à ce prince, qui lui fit d'ailleurs un accueil splendide. Quand les croisés furent arrivés devant Antioche, Bohémond, qui s'était ménagé des intelligences avec un renégat exerçant un commandement dans la place, parvint sans peine à s'en emparer, et sut si bien conduire les événements, qu'il se fit reconnaître comme prince d'Antioche, et que cette principauté fut conservée à ses descendants pendant cent quatre-vingt-dix ans. Quelque temps après, il tomba entre les mains des Turcs, qui le retinrent prisonnier deux ans ; mais, pendant sa captivité, le vaillant Tancrède avait su lui conserver ses possessions, et même les étendre. Bientôt le prince d'Antioche, qui n'avait jamais cessé de détester l'empereur grec, vint en France pour y lever des soldats. Il y fut reçu avec de grands honneurs par le roi Philippe, qui lui donna sa fille Constance en mariage. Il défit les troupes impériales en plusieurs rencontres ; mais la peste s'étant mise dans son armée, il fut obligé de demander la paix. Une conférence eut lieu entre les deux princes ennemis, et Anne Comnène, qui eut occasion de voir Bohémond, fut singulièrement frappée de sa bonne mine, où quelque chose de terrible se trouvait mêlé à une douceur pleine de charme. Bohémond mourut dans la Pouille lorsqu'il se disposait, dit-on, à recommencer une nouvelle guerre contre Alexis.

BOHER (François), peintre et littérateur français, mort à Villefranche en 1825. A la fois peintre, statuaire et architecte, il devint directeur de l'école de dessin et d'architecture à Perpignan, et composa plusieurs ouvrages, notamment : *Leçons de l'école gratuite de dessin de Perpignan, ouvrage sur le beau idéal et sur le beau sublime dans l'art du peintre et du statuaire* (Perpignan, 1819-1822, 2 vol. in-8°) ; *Dialogue entre la Peinture et la Sculpture*, en vers (1821), et des recueils de vers : *Poésies* (1822) ; *Odes* (1825), etc.

BOHIC (Henri ou Hervé), jurisconsulte, né en 1310 à Saint-Mathieu (Finistère), mort vers 1390. Il fut l'un des conseillers de Jean IV, duc de Bretagne, et il a laissé, entre autres ouvrages : *In quinque decretalium libros commentaria* (1520, in-4°). On écrit aussi son nom Boich, Boych, Bouhic, et même Bouenco.

BOHIER (Nicolas de), en latin *Boerius*, jurisconsulte français, né à Montpellier en 1469, mort en 1539. Il enseigna le droit à Bourges, puis il fut nommé successivement conseiller au grand conseil et président à mortier au parlement de Bordeaux. Ses ouvrages, écrits dans un latin barbare, sont : *Tractatus de officio et potestate legati a latere in regno Francie* (1509) ; *Tractatus de seditionibus* (1615, in-fol.) ; *Commentaria in consuetudines bituricensis* (1543) ; *Decisiones in senatu Burdigalensium discussæ ac promulgatæ* (1547, 2 vol. in-4°), le plus estimé de ses ouvrages.

BOHINUM, mot dérivé de l'hébreu *bohu* : désolation. Idole arménienne, faite d'un métal noir, symbole de la nuit, et qui, considérée comme le démon du mal, était l'objet d'un culte fervent.

BOHKAT s. m. (bo-katt). Ichthyol. Espèce de raie de la mer Rouge.

BOHL (Jean-Chrétien), médecin allemand, né à Königsberg en 1703, mort en 1785. Il fut médecin du roi de Prusse et professeur à l'université de Königsberg. Il publia de savantes dissertations, en latin et en allemand, sur les vaisseaux lactés, les tendons et d'autres questions d'anatomie.

BOHLEN (Pierre de), orientaliste allemand, né à Wuppels en 1796, mort en 1840. Il était d'une famille pauvre, et fut réduit dans sa jeunesse à servir comme domestique. Mais quelques hommes généreux, frappés de ses heureuses dispositions, lui fournirent les

moyens d'entrer au gymnase de Hambourg, où il s'appliqua surtout à l'étude des langues orientales. En 1830, il fut nommé professeur à l'université de Königsberg. On a de lui, entre autres ouvrages : *L'Inde antique* (2 vol.) ; les *Sentences de Bhartrihari* ; la *Genèse éclaircie sous le point de vue de l'histoire et de la critique*.

BOHN ou **ROHNIUS** (Jean), médecin allemand, né à Leipzig en 1640, mort en 1718. Il fut professeur de thérapeutique et doyen de la faculté de sa ville natale. Parmi d'assez nombreuses publications en latin, on cite surtout les deux suivantes, qui peuvent encore être consultées avec fruit : *De officio medici duplici, clinici nimirum ac forensis* (1689-1704, 4 vol. in-4°), et *De renunciatione vulnerum lethaliu examini* (1689, in-8°).

BOHN (Henry-George), éditeur anglais, d'origine allemande, né vers 1796. Désirant mettre entre les mains du public de bons ouvrages à bon marché, il créa une collection de mille volumes environ, divisée en bibliothèque historique, scientifique, illustrée, classique, ecclésiastique et archéologique. Antiquaire zélé et membre de la Société des arts, M. Bohn ne s'est pas contenté d'éditer les œuvres d'autrui, il a traduit en anglais plusieurs ouvrages de Schiller, donné des éditions de la *Bibliotheca Parviana* et du *Manuel bibliographique* de Lowndes, publié un choix polyglotte de *Proverbes étrangers*, et rédigé un *Manuel de géographie*.

BOHN (Auguste-Gaermann), peintre allemand contemporain, né à Stuttgart vers 1810, a terminé ses études artistiques à Rome, d'où il envoya au Salon de Paris de 1842 un tableau représentant *Cléopâtre*. Il vint se fixer à Paris l'année suivante, et il a exposé à la plupart des Salons qui ont eu lieu depuis cette époque. Il a obtenu une médaille de 3^e classe en 1844, une médaille de 2^e classe en 1849, et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1852. Ses meilleurs ouvrages sont : *Saint Martin ressuscitant un mort* (commande du ministère de l'intérieur, 1844) ; la *Femme du peuple* (1846), composition pour laquelle l'artiste s'est inspiré d'un passage de G. Sand ; *Hamlet et Ophélie* (1849), scène d'une étrange pleine de charme ; *Roméo et Juliette* (commande du ministère de l'intérieur, 1850) ; la *Desdémone chantant la romance du Saule* ; la *Sérénade*, sujet tiré de Uhlend (1855) ; la *Toilette de Marguerite* (1859) ; *Sainte Elisabeth de Hongrie* (1866), etc. Un coloris un peu pâle, mais plein de finesse et d'harmonie, un dessin élégant et un sentiment poétique distinguent la plupart de ces ouvrages.

BOHOL, île de l'Océanie, dans l'archipel des Philippines, entre les îles de Leyte et de Zébu, et au N. de Mindanao ; de forme ovale, elle mesure 100 kil. de l'E. à l'O., et 65 kil. du N. au S. Sol pierreux, peu fertile, produisant seulement du cacao, du riz, du coton et du chanvre. On compte dans cette île douze villes ou villages peuplés de 115,000 hab. Pêche, fabrication d'étoffes de coton et de chanvre.

BOHOMOLEC (François), littérateur polonais, mort en 1790. Il était entré dans l'ordre des jésuites, et il a publié trois volumes de *Comédies* à l'usage de la jeunesse, des *Entretiens sur la langue polonaise* (1758), une *Vie de Jean Zamoycki* (1775), et celle de George Onolski (1777), etc.

BOHORDER v. n. ou intr. (bo-or-dé). Jouer, faire un tournoi. *Il* Vieux mot.

BOHORQUES (Pedro), aventurier espagnol, mort en 1667. Après avoir servi comme soldat au Chili, il persuada à une tribu d'Indiens qu'il était un descendant des Incas et se mit en quête du Paliti, espèce d'Eldorado qui devait renfermer d'immenses trésors. Il se donna le titre d'empereur du Paliti, et, après avoir joui deux ans de cette dignité parmi les pauvres Indiens, il les abandonna. Il finit par être pendu sur des places publiques de Lima.

BOHOURT s. m. (bo-hour). V. BEHOUR.

BOHRAS, secte religieuse, existant en grande partie dans la province du Radjpout. Cette secte, d'origine musulmane, prétend descendre des partisans du chaikh el Djebel, plus connu chez nous sous le nom de *Vieux de la montagne*. Ils obéissent tous à un chef spirituel suprême, et se livrent en général à un commerce étendu.

BOHRER, famille d'artistes allemands célèbres, dont les principaux sont Gaspard BOHRER, chef de la famille, né à Mannheim en 1744, bon exécutant sur la contrebasse. Il devint premier contrebassiste de l'orchestre de la cour de Munich vers 1778, et mourut en 1809 ; — Antoine BOHRER, fils du précédent, né à Munich en 1783, mort en 1852. Il prit des leçons de violon de R. Kreutzer dans un voyage qu'il fit à Paris, et eut pour maître de composition François Danzi. En 1810, il entreprit avec son frère Maximilien un grand voyage musical qu'ils révalèrent depuis plusieurs années. Après avoir visité les principales villes de l'Allemagne, ils parcoururent la Hollande, la Hongrie, la Bohême, la Pologne et la Russie ; puis se rendirent en Finlande, en Suède et en Danemark, d'où ils gagnèrent Hambourg pour se diriger sur Londres. En 1815, après leur retour en Allemagne, les frères Bohrer vinrent à Paris et y donnèrent des concerts, où ils firent entendre des fantaisies sans accompagnement, pour violon et violoncelle, composées